

Les en-têtes de factures avec dessins d'usines comme source d'archéologie industrielle L'exemple des usines de chaussures de Fougères

L'archéologie industrielle s'occupe de tous les vestiges qui ont abrité des activités industrielles, que ce soit machines ou bâtiments. Paradoxalement, cette discipline en pleine expansion est encore loin d'appréhender l'ensemble des régions qui ont connu une intense activité. Le cas de Fougères, capitale de la chaussure au siècle dernier, est à cet égard exemplaire. Pourtant l'activité y a été importante. Au début du xx^e siècle, on y emploie plus de 12 000 ouvriers répartis dans 40 usines (1). En 1852, on ne recense que 4 chaoussonniers et 7 cordonniers pour chaoussons (2). Sa croissance est spectaculaire (tableau 1). La production passe de 12 à

Tableau 1 : Croissance de l'industrie de la chaussure à Fougères de 1846 à 1896.

	Éts	Ouvriers
1846	10	540
1853		4 500
1861	8	1 743
1868	9	
1872		5 000
1879	30	
1896	33	8 500

Source : J. Coupel, «Étude documentaire de l'industrie en Ille-et-Vilaine», *Revue de Bretagne*, octobre 1909, p. 214-215.

(1) Sur l'origine de cette industrie et le début de son essor on se reportera à la thèse de B. LEGENDRE, *Les chaoussonniers de Fougères. Essai sur le développement d'un syndicalisme (1880-1914)*, thèse de 3^e cycle en histoire, université de Paris VIII, 2 vol., 1975.

(2) *Annuaire de Fougères et de l'arrondissement pour 1852*, Fougères, 1852.

15 000 paires en 1846 à 5 000 000 en 1896, représentant une valeur de 18 000 000 francs. Il faut y ajouter des industries annexes, 3 fabriques de boîtes pour empaqueter les chaussures, 4 maisons confectionnant exclusivement des talons (3).

Tableau 2 : Évolution du nombre d'industries de la chaussure entre 1924 et 1948.

	1924	1935	1939	1948
Manufactures	83	73	61	67
Fournitures				
* Tiges	10	5	-	5
* Talons	9	7	6	6
* Colles	2	-	-	-
* Formes	4	4	2	4
* Galoches et sabots	-	-	1	8
* Contreforts	-	-	-	3
* Pantoufles	-	-	-	2
* Semelles bois pour galoches	-	-	-	3
* Maroquinerie	-	-	1	3
* Boîtes	-	2	2	3
* Machines	4	-	1	-
* Cuirs et peaux	-	-	12	-
* Divers	-	-	1	-
Total	112	91	87	104

Sources : * *Annuaire rationnel d'Ille-et-Vilaine. Professions libérales, commerce, industrie, agriculture, année 1924*, Rennes, 1923, p. 299-300.

* *Annuaire officiel des abonnés au téléphone. Département de l'Ille-et-Vilaine, 1939*, p. 13-16.

* Etienne Aubrée, *L'industrie de la chaussure à Fougères*, Fougères, 1948.

Si l'on utilise d'autres sources, on s'aperçoit que l'évolution est moins linéaire. Ainsi, en 1891, on ne recense que 25 établissements (4). En 1906, on compte de 12 000 à 14 000 ouvriers répartis dans 35 usines (5). En 1913, ils ne sont plus que 8 000, répartis entre 37 usines (6).

(3) La même situation se retrouve ailleurs, à Romans par exemple à partir de 1850 : A. ROCHE, *La tannerie romanaise de 1403 à nos jours*, Die, 1984, p. 40. Cependant le phénomène est ici à échelle plus réduite puisqu'on passe de 55 ouvriers en 1850 à 250 en 1900.

(4) D'après *l'Annuaire de l'arrondissement de Fougères. Almanach pour 1891*, Imprimerie de la Chronique.

(5) Arch. dép. Ille-et-Vilaine, 10 M 70.

(6) Arch. dép. Ille-et-Vilaine, 10 M 70.

Pour la période suivante nous avons retrouvé un certain nombre de listes. D'après ces documents le nombre des industries se situe autour d'une centaine (tableau 2). Cela concorde avec d'autres sources administratives qui, en 1920 par exemple, indiquent que la ville de Fougères compte 98 usines comptant environ 10 000 ouvriers (7).

Selon Étienne Aubrée, en 1946, on fabrique à Fougères 3 600 000 paires de chaussures, ce qui représente 10,7 % de la fabrication française pour les usages de ville et fantaisie et 7 % des chaussures de travail (8).

Plusieurs phénomènes importants sont induits par cette croissance, en particulier la création d'un quartier industriel, à Bonabry (9) mais les vestiges subsistants ne sont pas en rapport avec l'activité qui y a régné.

I – Établissement du corpus.

1 – Inventaire des sources.

Notre étude se limite aux en-têtes de factures possédant une représentation de l'usine. Les lieux où elles sont conservées sont divers et de nombreuses séries d'archives en comprennent. C'est pourquoi nous ne pouvons être sûr de l'exhaustivité de notre corpus. Un inventaire local est conservé aux Archives municipales de Fougères, mais nous l'avons largement complété avec d'autres liasses d'archives. Parmi les plus intéressantes, nous pouvons mentionner les demandes d'autorisation de moteurs (sous-série 8 S des Arch. dép. Ille-et-Vilaine), les différents chapitres de la série M qui concerne de nombreux aspects de la vie des entreprises, sans oublier les archives judiciaires (sous-série 3 U 1). Il faut également mentionner une petite collection d'en-têtes conservée sous la côte 1 J 662, mais qui est assez pauvre. Les liasses les plus complètes pour l'inventaire des en-têtes d'usines de chaussures sont constituées par les demandes d'aides de la part des industriels lors des grands conflits, 1906 et 1932 notamment (10) (Arch. mun. Fougères, 5 F 6/1 et 5 F 6/2) et le fonds Morel et Gâté qui n'est pas encore répertorié.

(7) Arch. dép. Ille-et-Vilaine, 10 M 79.

(8) E. AUBRÉE, *L'industrie de la chaussure à Fougères*, Fougères, 1948.

(9) J. HÉRISSET, «Bonabry. La naissance d'un quartier industriel à Fougères», *Art de l'Ouest*, 1992, p. 83-95.

(10) Ce conflit a été étudié par D. BOUFFORT, «La grande grève de la chaussure : Fougères 1932», *Le Pays de Fougères*, n° 42 à 44.

2 – Importance des en-têtes avec dessins d'usines.

Les en-têtes avec dessins de l'usine sont loin d'être majoritaires. Pour essayer de quantifier l'ampleur de ce phénomène, nous avons calculé le nombre de dessins par rapport à l'ensemble des documents collectés. D'un point de vue général, en comptant tous les dossiers de déclarations de machines à vapeur du département entre 1909 et 1918, les images représentent un peu moins de 10 % du total (tableau 3). Il y a un certain nombre de documents présents plusieurs fois, ce qui entraîne une sous estimation des en-têtes avec dessins d'usines. Pour les usines de chaussures, un moyen plus fiable existe : l'étude des usines qui se mettent sous la protection de la police lors des grands conflits sociaux que connaît cette activité. Le corpus étant suffisant pour 1906 et 1932, on obtient un chiffre autour de 20 % pour les en-têtes avec dessin de l'usine (tableau 3).

Tableau 3 : Part des en-têtes avec dessins d'usine dans l'ensemble des en-têtes conservées

	Avec image de l'usine		Sans image de l'usine	
	Nombre	%	Nombre	%
Déclarations de machines à vapeur (1909-1918)	10	9,8	92	90,2
Grève de 1906	5	20,8	19	79,2
Grève de 1932	10	19,2	42	80,8

Sources : * Arch. dép. Ille-et-Vilaine, 8 S Complément 7 et 8.

* Arch. mun. Fougères. 5 F 6/1 et 5 F 6/2.

Le corpus comprend actuellement 44 en-têtes d'usines de chaussures avec dessin d'usine (cf. inventaire numéroté, p. 64-74). Leur répartition chronologique est inégale : 18 de 1901 à 1914, 7 de 1915 à 1929, 13 de 1932 à 1938 et 3 de 1943 et 1946, ainsi que trois exemplaires sans date. Ces dates ne sont pas très significatives, car il faudrait pouvoir établir de manière plus précise le temps d'utilisation de chaque en-tête. Lors des changements de propriétaire, on se contente de changer le nom, avec un tampon spécialement conçu à cet effet.

II – Les apports à l'archéologie industrielle : y a-t-il un stéréotype architectural ?

Cette étude laisse volontairement de côté toutes les questions liées à la fabrication même de ces oeuvres, qui ont été récemment évoquées par

d'autres auteurs (11). On peut néanmoins dire que la maquette en est conservée par le typographe car au fur et à mesure de l'évolution de l'entreprise, la même image se retrouve mise en scène de manière différente, avec des renseignements qui peuvent changer.

Ces entreprises sont parmi les plus importantes. Dans les années 1900, elles concentrent autour de 30 à 40 % de l'ensemble des travailleurs du secteur fougerais, selon que l'on estime leur nombre à 10 ou 14 000. Pour la période suivante nous ne disposons pas d'estimations aussi précises pour chaque usine pour opérer un tel calcul. Quoi qu'il en soit, les en-têtes de notre corpus sont représentatifs du cadre de vie d'une grande partie des travailleurs de la chaussure.

Fait exceptionnel, l'une d'entre elle porte une signature. Il s'agit de l'en-tête de Bordeau et Tréhu (n° 3) et Pitois Aveneau (n° 9), avec la même signature «Agutttes». Pour l'instant, nous ne possédons aucun renseignement sur celui qui se cache derrière cette signature.

1 – Localisation des usines étudiées.

La localisation des usines est importante à déterminer pour mesurer l'aspect de la concurrence des usines dans le domaine ostentatoire. Nous ne développerons ici que les problèmes méthodologiques qu'elle pose.

Elle est difficile pour deux raisons. D'abord, le nom change fréquemment avec le changement de propriétaire, ce qui est la conséquence d'une forme essentiellement patrimoniale d'entreprise.

D'autre part, les déménagements semblent fréquents, liés à une certaine souplesse du tissu industriel, qui s'adapte en fonction des besoins. Les sources apportent des indications sur ce phénomène. Nous nous contenterons d'en citer deux exemples. Pour l'usine Houssay et Cie, un annuaire de 1891 la situe 31, rue de Nantes et celui de 1897, 10 numéros plus loin ! En ce qui concerne l'usine Brionne et Brétéché, l'annuaire téléphonique de 1938 la place au 51, rue de Laval et la liste établie par Aubrée en 1948 au 57 de la même rue.

2 – Caractéristiques extérieures des usines.

a – Caractéristiques générales.

L'image ne permet d'appréhender que l'aspect extérieur des usines et les aspects technologiques sont donc ici secondaires.

Le plan d'usine organisée autour d'une cour reste le plus fréquent (tableau 4). Le problème de la circulation à l'intérieur de l'usine et de ses

(11) Nous renvoyons ici à un article de Michel Mauger, qui paraîtra en 1996 dans le *Bulletin de la Société archéologique d'Ille-et-Vilaine*.

Tableau 4 : Organisation d'ensemble de l'usine.

Numéro	Cour		Pas de cour	Circulation autour du bâtiment
	ouverte	fermée		
1	X	-	-	-
2	-	X	-	-
3	-	-	X	-
4	-	X	-	-
5	-	-	X	-
6	X	-	-	-
7	X	-	-	-
8	X	-	-	-
9 et 14	X	-	-	-
10 et 42	X	-	-	-
11	-	X	-	-
12	X	-	-	-
13	-	-	-	X
15 et 27	X	-	-	-
16 et 25	-	-	-	X
17	X	-	-	-
18 et 28	X	-	-	-
19 et 23	X	-	-	-
20	X	-	-	-
21	-	X	-	-
22	X	-	-	-
24	-	-	-	X
26	-	-	X	-
29	X	-	-	-
30	X	-	-	-
31	X	-	-	-
32	-	X	-	-
33	-	-	-	X
34	X	-	-	-
35	X	-	-	-
36	-	-	X	-
37	X	-	-	-
38	-	-	-	X
39	-	X	-	-
40	-	-	-	X
43 et 44	-	-	X	-
Total	20	6	5	7
%	52,6	15,7	13,1	18,6

Tableau 5 : Éléments caractéristiques d'une conception aristocratique de l'industrie.

Numéro	Tourelle		Maison de maître		
	oui	non	Devant	Fond de cour	Absente
1	-	X	X	-	-
2	-	X	-	X	-
3	-	X	-	-	X
4	-	X	-	-	X
5	-	X	-	-	X
6	-	X	-	-	X
7	-	X	-	-	X
8	-	X	X	-	-
9 et 14	-	X	X	-	-
10 et 42	X	-	-	-	X
11	-	X	-	X	-
12	X	-	-	-	X
13	-	X	-	-	X
15 et 27	-	X	-	X	-
16 et 28	-	X	-	-	X
17	-	X	-	-	X
18 et 28	-	X	-	-	X
19 et 23	X	-	-	-	X
20	X	-	-	-	X
21	-	X	-	-	X
22	-	X	X	-	-
24	-	X	-	-	X
26	-	X	-	-	X
29	-	X	-	-	X
30	X	-	-	-	X
31	-	X	-	-	X
32	-	X	-	-	X
33	-	X	-	-	X
34	-	X	-	-	X
35	-	X	-	-	X
36	-	X	-	-	X
37	-	X	-	-	X
38	-	X	-	-	X
39	-	X	-	-	X
40	-	X	-	-	X
43 et 44	-	X	-	-	X
Total	5	33	5	3	30
%	13,2	86,8	13,1	8	78,9

relations avec l'extérieur devient de plus essentiel à mesure que se développe un système concurrentiel. Dans cette optique, le plan en U devient peu pratique. C'est ainsi que s'explique le développement de rangées de bâtiments à sheds perpendiculairement à l'aile préexistante. Parfois, les contraintes sont telles qu'il faut trouver d'autres solutions. C'est le cas de l'usine de F. Grégoire (n° 18), dont l'en-tête de 1914 montre une passerelle de fer reliant les deux ailes de son usine. C'est toujours la même image qui est montrée en 1932, alors que l'usine appartient à J. Crosnier père et fils (n° 28). D'autre part, cette usine est la seule qui ne possède aucune fermeture extérieure à l'aide d'une grille.

Dans la première période de développement de l'industrie de la chaussure, se manifeste à travers l'architecture une conception très bourgeoise du rôle de l'industriel, qui veut s'agréger à l'élite sociale (tableau 5). L'élément le plus symbolique est certainement la tourelle polygonale, qui rappelle les manoirs d'Ancien Régime. Elles sont néanmoins peu nombreuses. Il faudrait d'ailleurs vérifier si l'usine ne s'est pas implantée sur un tel site.

La présence de la maison de maître induit un environnement paysager verdoyant, qui rejaillit sur la conception même de l'usine. Si l'on compare les deux en-têtes de J. Pichard de 1906 (n° 8) et 1917 (n° 22), on s'aperçoit que la première aile construite est en retrait de la route et précédée d'un petit parterre rond, balisant un accès entouré de verdure. Par contre, l'aile ajoutée entre-temps débouche directement sur la rue, brisant ainsi l'harmonie de l'ensemble.

La rationalisation des bâtiments se fait assez tôt. L'étude de l'évolution de la manufacture Pichard entre 1906 et 1917 est encore une fois significative. L'aile gauche (vue de la rue) est un bâtiment à deux niveaux avec lucarnes sur le toit, sur le modèle d'une maison d'habitation. Des sheds à un niveau le séparent d'une aile plus récente qui, toujours sur deux niveaux, est moins large et possède un éclairage direct sur le toit. C'est donc là la manifestation d'une toute autre logique.

Il faut faire une place à part à l'usine Pautrel frères, dont l'en-tête date de 1906 (n° 7). Son architecture est très différente de toutes les autres usines car c'est une usine hydraulique. Tirant son énergie de la force d'une chute d'eau, elle a dû privilégier l'extension verticale aux dépens de l'extension horizontale. Cette structure n'est pas sans rappeler l'architecture des moulins dits «à l'américaine». Cela participe à un fait original du processus d'industrialisation français en général, à savoir la place accordée pendant longtemps à l'industrialisation sur l'eau, qui permet notamment à l'industrie bretonne de résister dans la seconde moitié du XIX^e siècle (12).

(12) J.-Y. ANDRIEUX, «La Bretagne et l'industrie. Histoire d'une liaison douloureuse», *Histoire générale de la Bretagne et des Bretons*, Paris, 1990.

La haute cheminée crachant une fumée noire devient le symbole par excellence de l'industrie. Elle est pourtant loin d'être systématique (tableau 6). La machine à vapeur qui lui est associée est un signe indiscutable de modernité. Si l'on compare les en-tête de Cochet (n° 4) et de son successeur Tréhu (n° 21), on s'aperçoit que l'agrandissement a entraîné une modernisation qui a induit la construction d'une cheminée.

L'observation du nombre d'étages (tableau 6) peut être importante car elle permet de déterminer le degré de rationalisation de l'entreprise, en particulier son organisation par niveaux. On remarque que les trois quarts des entreprises n'ont au mieux qu'un étage. D'autre part, la coexistence de bâtiments de différentes hauteurs doit induire des fonctions différentes, ainsi que des chronologies particulières, mais il est encore prématuré d'apporter des précisions à ce sujet. Il semblerait néanmoins que l'on ait une organisation mixte, à la fois horizontale et verticale, à l'exception de Pautrel, Doussin et Pitos-Aveneau. Laissons de côté Pautrel qui est un cas tout à fait à part. Les deux autres ont été construites dans les années 1870. Il pourrait s'agir là de l'influence du modèle de production américain importé par Hyacinthe Cordier.

Le poids des traditions de l'architecture locale est fort et se traduit dans l'architecture industrielle. Ainsi, en ce qui concerne l'éclairage (tableau 7), le shed, élément symbolique de l'usine moderne, n'est pas universellement employé. Dans beaucoup de cas, on adapte les bâtiments préexistants, et on ajoute aux traditionnels toits à deux pans un éclairage zénithal au moyen de châssis vitrés.

Cependant, l'adoption de matériaux nouveaux, signes de la modernité, peut dans un premier temps suffire à imposer le statut de l'entreprise. C'est ce que l'on voit sur l'en-tête de Rollin et Morel (n° 10) où le traitement du pignon du bâtiment principal laisse visible l'ossature du bâtiment. On peut se demander s'il ne s'agit pas là d'une architecture en fer.

Il est à noter qu'aucune de ces usines n'est reliée à la voie ferrée par une voie particulière, comme de nombreuses usines à cette époque. Ceci est un choix économique délibéré, probablement lié aux coûts qui seraient ainsi occasionnés. En effet, l'usine Jehan et Cie (n° 17) est située à proximité de la voie ferrée mais les transferts se font par charriots, que l'on voit d'ailleurs dans la cour. Les messageries en grande vitesse et les colis postaux constituent leur mode habituel d'expédition. En ce qui concerne les messageries en grande vitesse, on passe de 926 tonnes en 1909 à 1 141 en 1913, soit une croissance de 23,2 %. Pour les colis postaux, on passe à la même époque de 206 930 à 424 270, soit 105 % d'augmentation (13).

(13) Arch. dép. Ille-et-Vilaine, 4 Fc 4, *Etude sur la situation économique du département d'Ille-et-Vilaine faite au cours de la guerre 1914-1918*, exemplaire dactylographié, s.l.n.d.

Tableau 6 : Éléments de la morphologie des usines.

Numéro	Cheminée		Nombre d'étages(a)					
	oui	non	0	1	2	3	4	6
1	X	-	-	X	-	-	-	-
2	X	-	-	-	-	X	X	-
3	X	-	X	X	-	-	-	-
4	-	X	-	-	X	-	-	-
5	X	-	-	X	X	-	-	-
6	X	-	-	-	X	-	-	-
7	X	-	-	-	-	-	-	X
8	X	-	X	X	-	-	-	-
9 et 14	X	-	-	-	-	X	-	-
10 et 42	X	-	X	X	-	-	-	-
11	-	X	-	X	X	-	-	-
12	X	-	X	X	-	-	-	-
13	X	-	-	-	X	-	-	-
15 et 27	X	-	-	X	-	-	-	-
16 et 25	-	X	-	X	-	-	-	-
17	X	-	X	-	-	-	-	-
18 et 28	X	-	-	-	X	-	-	-
19 et 23	X	-	-	X	-	-	-	-
20	X	-	X	X	X	-	-	-
21	X	-	-	X	X	-	-	-
22	X	-	X	X	-	-	-	-
24	X	-	-	X	-	-	-	-
26	X	-	-	X	-	-	-	-
29	X	-	X	-	-	-	-	-
30	-	X	-	X	-	-	-	-
31	-	X	-	X	X	-	-	-
32	-	X	X	X	-	X	-	-
33	X	-	-	X	-	-	-	-
34	X	-	X	-	X	-	-	-
35	-	X	-	X	-	-	-	-
36	-	X	-	X	-	-	-	-
37	-	X	X	-	-	-	-	-
38	-	X	-	X	-	-	-	-
39	-	X	X	-	X	-	-	-
40	X	-	X	-	-	-	-	-
43 et 44	X	-	X	-	-	-	-	-
Total	27	11	14	24	11	3	1	1
%	71	29	36,8	63,1	28,9	7,8	2,6	2,6

a : le total est supérieur à 38 car certaines usines possèdent des bâtiments de différents types. Le total des pourcentages est par conséquent supérieur à 100.

Tableau 7 : Toiture et éclairage des usines.

Numéro	Aucun shed	Que des sheds	Système mixte
1	X	-	-
2	-	-	X
3	-	-	X
4	X	-	-
5	-	-	X
6	X	-	-
7	X	-	-
8	-	-	X
9 et 14	X	-	-
10 et 42	-	-	X
11	-	X	-
12	X	-	-
13	X	-	-
15 et 27	-	X	-
16 et 25	-	X	-
17	X	-	-
18 et 28	X	-	-
19 et 23	X	-	-
20	X	-	-
21	X	-	-
22	-	-	X
24	-	X	-
26	X	-	-
29	-	X	-
30	X	-	-
31	-	-	X
32	-	-	X
33	-	X	-
34	-	-	X
35	-	X	-
36	-	X	-
37	-	X	-
38	X	-	-
39	-	-	X
40	-	X	-
43 et 44	-	X	-
<hr/>			
Total	15	13	10
%	39,4	34,2	26,4

b – Le traitement des façades.

La diversité des formes de fenêtre en façade rompt avec la monotonie des grandes fenêtres rectangulaires éclairant les ateliers. Fenêtres à tiers point avec moulure à l'usine Feuvrier (n° 30), à arc surbaissé à l'usine Bordeau-Tréhu (n° 3), en plein cintre souligné par une clef débordante (n° 4, 5).

La plupart des dessins soulignent, grâce à certains détails particulièrement soignés, le souci d'employer différents matériaux pour obtenir un petit effet décoratif. La pierre de taille est souvent présente sur le niveau inférieur de la construction située le long de la rue et/ou du mur qui la borde (n° 3, 9, 10, 12, 13, 19, 26, 30), ou même sur l'ensemble de la façade (n° 4, 21, 31). Le travail des baies extérieures subit le même traitement, comme à la manufacture Vannier, Desvaux et Segouin (n° 11) où les fenêtres sur la rue sont en plein cintre. Dans le même ordre d'idée, on peut souligner l'attention portée aux pignons de l'usine Pichard (n° 22) ou à l'Avenir des Travailleurs Fougèrais (n° 31). L'utilisation de la brique peut également être soulignée, comme à l'usine de la Veuve Collet et Sénéchal (n° 15) où elle constitue la façade qui borde la rue.

Quand aucun détail particulier n'est présenté sur le dessin, les encadrements de fenêtre et les chaînages de mur sont presque toujours soulignés avec des pierres de taille. Il y a parfois alternance de pierre et de briques pour mieux souligner le décor comme c'est peut-être le cas de la façade de Pierre Harel (n° 24).

Il faut enfin porter une attention particulière aux systèmes d'entrée à l'intérieur des usines. On y retrouve deux constantes de l'organisation des grandes usines. D'une part, il y a souvent dichotomie entre la circulation des ouvriers et celle des autres personnes fréquentant l'usine, en particulier les clients. Souvent, on trouve deux entrées imposantes en façade, comme à l'usine Doussin (n° 3), Pautrel (n° 7) ou Lorre et Cie (n° 39). Dans le cas où l'on pénètre dans une cour avant de se diriger à l'intérieur des bâtiments proprement dits, une grille en fer ouvragée marque souvent le passage. Si l'on regarde l'usine de la Veuve Collet et Sénéchal (n° 15), on s'aperçoit que la grille de l'usine est en harmonie avec celle de la propriété située à côté.

D'autre part, se développe la symbolique de l'entrée monumentale, qui renforce l'aspect rassurant de l'usine, dans un contexte où les conflits sociaux sont nombreux et où Fougères gagne progressivement l'image de ville rouge (14). C'est ainsi particulièrement applicable à l'usine Morel et

(14) Pour mesurer l'importance de ces conflits, on pourra consulter la thèse de C. GESLIN, *Le syndicalisme en Bretagne jusqu'à la première guerre mondiale*, 3 vol., Saint-Hippolyte-du-Fort, 1990. Sur l'image de la ville, D. BOUFFORT, «Fougères-la-Rouge ? L'image sociale d'une ville», *Le Pays de Fougères*, n° 67, 1987, p. 5-9.

Gâté (n° 44) construite en 1927 (15). Le cas des usines Cochet (n° 4) et Tréhu (n° 21) montre la succession en façade de quatre hautes portes monumentales en plein cintre, dont une destinée à la sortie de véhicules.

Il semble y avoir des exceptions à cette règle. L'usine de Louis Feuyrier (n° 30) ne possède qu'une entrée monumentale par où passent les véhicules. Elle est soulignée de chaque côté par des colonnes et son linteau porte le nom du propriétaire de l'usine. Cela est également vrai pour l'établissement Bellon, Danjou et Depasse (n° 13). La présence des bureaux se remarque à gauche de la porte par deux petites fenêtres qui possèdent des rideaux.

L'adoption de colonnes encadrant l'entrée principale se retrouve également à l'usine Cordier (n° 5). A l'usine Barbier (n° 32), ces colonnes cloisonnent l'ensemble de la façade.

Enfin, le souci ostentatoire se remarque par l'adoption de décoration, en particulier de mosaïques. C'est le cas de l'usine Morel et Gâté (n° 43) où intervient Odorico (16). L'entreprise Louis Feuyrier (n° 30) possède de tels éléments de décoration, plages rectangulaires situées au-dessous et au dessus des grandes ouvertures. Il semble en être de même pour l'usine Barbier (n° 32).

Parfois, un escalier monumental, dont l'aspect peut être d'abord fonctionnel, affine cet aspect imposant. On peut situer dans ce cas l'usine Deshayes (n° 35).

c - Synthèse.

On peut synthétiser les observations qui précèdent en distinguant trois grands types de bâtiments. Le plus spectaculaire est sans contredit la fusion entre l'usine et le palais industriel. Dans cette catégorie se placent Cordier (n° 5) et Morel et Gâté (n° 43). On s'aperçoit d'ailleurs de la hiérarchie ainsi posée si l'on regarde les bâtiments au fond de la cour, traités d'une manière tout à fait ordinaire. C'est là une vision ostentatoire, presque orgueilleuse de l'industrie, qui est en même temps un plaidoyer pour le progrès. Ce n'est pas un hasard si c'est l'image que l'on mettra volontiers en avant lorsqu'on parlera de l'industrie de la chaussure.

Le second type est l'usine qui marque la cohabitation d'un élément aristocratique mais qui cette fois est à côté d'elle et non plus intégré dans les bâtiments de production. Les usines Houssay (n° 1), Pichard (n° 8),

(15) Y. CHEVREL, «La construction de l'usine Morel et Gâté. L'appel à l'architecte Gauvin», *Le Pays de Fougères*, n° 98, 1995, p. 6-9.

(16) D. HEUDRÉ, «La production de mosaïstes italiens dans le pays de Fougères», *Le Pays de Fougères*, n° 67, 1987, ainsi que, pour une vision plus globale, H. GUÉNÉE, «Odorico mosaïste, la vie d'un atelier d'artisans», *Arts de l'Ouest, Archéologie industrielle en Bretagne*, Rennes, 1984, p. 181-200.

Vannier, Desvaux et Segouin (n° 11) et Collet et Sénéchal (n° 15) entrent dans cette catégorie. Ici c'est une vision plus traditionnelle qui ressort, où l'usine qui symbolise le monde nouveau est subordonnée au monde ancien d'essence noble.

Enfin, se distingue le modèle de l'usine qui se fonde dans l'architecture locale et manifeste ainsi sa volonté de faire primer la rationalisation sur toute autre considération. C'est à Fougères le modèle dominant.

III – La fiabilité de cette source documentaire.

1 – *Confrontation avec les bâtiments existants.*

L'en-tête de facture est-elle une source fiable ? Pour répondre à cette question, on se contente souvent de phrases sibyllines pour faire une critique sommaire de la source.

Il existe quelques cas où l'en-tête semble indiquer une véritable vision archéologique de l'usine. A celle de Tréhu (n° 21), l'on voit nettement un traitement différent de la façade de part et d'autre de la grande entrée pour voitures. Cette coupure correspond d'ailleurs à une légère différence d'organisation des bâtiments, celui de gauche possédant trois lucarnes, celui de droite une seulement.

La comparaison avec les vestiges subsistants plaide en faveur d'une certaine fidélité au modèle. L'exemple de l'usine Morel et Gâté ou Barbier est pertinent de ce point de vue. Mais un travail de relevés et d'analyses archéologiques approfondis reste à faire dans ce domaine.

2 – Une image idéalisée.

a – La vie de l'usine.

Pour rendre vivants les tableaux, on y inclut des personnages, qui ont également pour rôle de donner une échelle à la représentation. Mais on n'y voit jamais d'ouvrier ! Ce sont d'une part des promeneurs, qui vont souvent par deux. Sur l'en-tête de l'usine Morel de 1906 (n° 10), on peut même observer une mère avec son fils tenant un cerceau et un couple dont la femme porte un grand chapeau ! D'autre part les attelages sont nombreux, souvent au galop. Ce sont souvent des voitures chargées des marchandises de l'usine. Dans les années 30 les attelages sont remplacés par les automobiles, mais la signification reste la même. D'ailleurs les deux types coexistent comme sur l'en-tête de l'usine Brionne et Brétéché de 1938 (n° 33) ou C. Lorre et Cie de 1943 (n° 39).

On a donc ici une vision aseptisée, idéale de l'usine, dominée par la sérénité que l'on a déjà soulignée pour l'architecture extérieure des bâtiments. Cela sert également d'argument commercial indirect, car cette quiétude semble induire une qualité de la production. On peut rapprocher cela de la présentation intérieure de l'usine qui est faite par la maison Girault et Sicard en 1929 (n° 25).

Il existe une en-tête présentant exclusivement l'intérieur de l'usine. Bien que nous ne l'ayons pas incluse dans notre inventaire, son caractère exceptionnel mérite d'être souligné. Il s'agit d'une en-tête de 1932 représentant l'usine J. Le Bret et Cie située 26, rue de Nantes. On y voit l'alignement des rangées de machines avec les ouvriers installés devant. Encore une fois, l'ordre le plus parfait règne, et la modernité est soulignée par les piliers et la charpente métalliques bien apparents.

b - L'environnement.

L'environnement urbain de l'usine est rendu de manière souvent assez détaillée. Il n'est pas rare de voir indiquées les cheminées d'autres usines, fumantes elles aussi, pour donner une image dynamique de la ville. Cela concerne 11 sur 39 vignettes, soit près de 30 %.

Deux cas particuliers se présentent. D'une part, sur l'en-tête de l'usine Pautrel en 1906 (n° 7), figure l'église Saint-Léonard, dans une perspective écrasée qui fait paraître l'usine d'autant plus grande. Le cas de l'usine Brionne et Brétéché, en 1938 (n° 33), est encore plus instructif. Ici le souci de réalisme géographique disparaît au profit d'une image de carte postale regroupant à la fois le beffroi, le château, les églises Saint-Léonard et Bonabry !

L'environnement paysager montre fréquemment un espace bucolique, semi-campagnard, qui renforce l'aspect de tranquillité déjà évoqué et indique que le tissu industriel s'est installé dans un espace présentant un caractère encore largement rural. Elles sont 24 sur 33, soit 72 %. L'évolution de ce paysage, qui s'urbanise progressivement, est visible par la comparaison entre les en-têtes Jehan et Cie (n° 17) et Esnault (n° 41).

Enfin, certains dessins représentent un des éléments symboliques de la nouvelle société et de la rapidité des communications, le train. Il s'agit des usines Houssay (n° 1), Collet et Sénéchal (n° 15), Jehan et Cie (n° 17), Barbier (n° 32).

3 - Les lacunes de cette source.

Comme toujours en histoire, il faut mesurer les limites des informations fournies par cette source. Il faut se garder de ne faire de cette expansion qu'une évolution monolithique, une industrialisation massive et

totale. Cela irait à l'encontre de toute réalité historique. Comme dans l'ensemble du département, et même l'ensemble du territoire français, c'est la petite industrie qui domine (17). Même si à Fougères la grande entreprise tient une part exceptionnelle, elle ne doit pas masquer la myriade de petits établissements qui gravitent autour d'elles.

La petite entreprise reste difficile à appréhender dans son organisation interne. Nous possédons trois lettres de Guernier, inspecteur départemental du travail, adressées au sous-préfet de Fougères et datées du 25 août 1936, qui montrent la précarité d'un certain nombre d'installations, bien éloignées des grandes usines évoquées par les factures à en-tête (18). Fournier, Morice et Coupeau, qui occupent 30 personnes dans un local de 105 m², plus un bureau de 50 m² avec 4 personnes, demandent à transférer leur usine dans un immeuble neuf, à proximité de l'ancienne : «le bâtiment projeté occuperait une superficie de 90 m² ; il y aurait au sous sol une réserve de matière d'emballage, au rez-de-chaussée le bureau et le logement du concierge, à l'étage un magasin d'exposition et une salle de réception des clients et voyageurs. Le local occupé actuellement comme bureau serait affecté au service de préparage (12 personnes), ce qui permettrait de donner plus de place au service coupe (18 personnes)». Il s'agit d'une simple rationalisation car la capacité de production resterait la même à savoir 2 200 paires par semaine.

De même Duval, fabricant au 30, rue Kléber, est mis en demeure d'agrandir son atelier devenu trop étroit : «l'atelier actuel occupe une surface de 96 m² au rez-de-chaussée et de 72 m² à l'étage. Il y a un personnel de 24 hommes et 27 femmes (...). Le projet d'agrandissement consiste à couvrir une surface de 80 m², ce qui permettra de disposer les machines pour faire un cycle continu et facilitera la circulation, diminuant ainsi les risques d'accidents». La production restera stable, soit 1 000 paires par semaine.

Enfin, il faut compter avec les ouvriers qui profitent d'une conjoncture faste pour se mettre à leur compte. La modestie des lieux est dans ce cas éloquent. Melin, employé chez Mme Frioux, représentant en cuirs de Fougères, «voudrait obtenir l'autorisation d'installer à son domicile, 77, boulevard de Rennes, une petite fabrique de «fafiots», chaussures pour enfants (pointures 18 à 28). Son intention serait d'aménager un local au rez-de-chaussée (16 m²) et un à l'étage (25 m²) (...). [II] pourra commencer à fonctionner dans un délai de trois mois, il occupera pour le début trois ouvriers et compte arriver, au bout d'un an, à un personnel total de 8 à

(17) En 1931, le recensement de la population montre que 88 % des ouvriers et employés appartiennent à un établissement de 5 personnes au maximum.

(18) Arch. dép. Ille-et-Vilaine, 1 Z 15.

10 ouvriers, lui permettant de faire une production de 300 à 400 paires par semaine».

L'annuaire des abonnés du téléphone de 1938, qui donne une liste de 46 noms, fournit une indication sur la part des grosses entreprises qui, on peut le supposer, sont les premières à s'équiper avec ce nouveau moyen de communication. Elles ne représenteraient qu'un tiers de l'ensemble des établissements.

Contrairement à ce que montrent les dessins des en-têtes, nombreuses sont les entreprises qui se caractérisent par une simplicité, voire un dépouillement du traitement des façades. Certaines photos conservées le laissent entrevoir (19). On est loin des fastes évoqués par la grande entreprise !

La vision retirée des en-têtes de factures reste également insatisfaisante, car elles ne sont pas renouvelées assez souvent pour mesurer les changements de détail qui interviennent dans l'architecture industrielle. Ce sont des documents précieux certes, mais trop statiques pour permettre une analyse globale. Prenons par exemple l'émblématique usine Cordier (n° 5). Construite en 1868, elle est brûlée en 1890, puis reconstruite et agrandie avant d'être détruite par un bombardement aérien en juin 1944. Le document que nous possédons datant de 1906, il nous est par conséquent impossible d'analyser sur le long terme l'évolution de ce bâtiment.

Inversement, les nécessités d'agrandissement induisent le déménagement de certaines usines. Ainsi la fabrique Celta (n° 26), située d'abord au 26, boulevard de Rennes, déménage vers 1925 au 53 du même boulevard. Or, l'en-tête de 1932 présente toujours les anciens locaux avec leur ancienne adresse !

Un autre phénomène vient empêcher de considérer l'importance de l'industrie de la chaussure d'après l'observation des seules usines : un certain nombre d'ouvriers travaillent à leur domicile, au moins jusqu'à la première guerre mondiale. En 1892, à la fabrique Rollin et Morel, on recense 42 à 48 ouvriers dans l'usine et de 160 à 200 travaillant chez eux pour le compte de l'établissement. En 1907, à l'usine Cochet, les monteurs de l'usine sont au nombre de 150, dont 50 à l'intérieur et 100 à l'extérieur (20).

(19) Ainsi l'usine Chauvel et Blouin, 43, rue des Récollets, dont on peut voir une photo (des années 1910-1920 ?) dans J.-C. CHEVRINAIS et D. BADAULT, *Mémoire en images. Fougères*, tome 2, Rennes, 1994. Cette façade en parpaings apparents est grise et sans aucune fantaisie. L'entrée principale est une simple porte, sans aucun caractère ostentatoire.

(20) Arch. dép. Ille-et-Vilaine, 10 M 70, rapport du commissaire de police, 4 avril 1907.

Conclusions

Au terme de cette étude il semble évident que l'en-tête de facture n'est pas qu'une source d'illustrations pour des discours généraux sur l'industrie de la chaussure. Ces documents semblent représentatifs d'un mouvement plus large, qui aboutit après la seconde guerre mondiale, avec des modifications de l'organisation interne et des tentatives de normalisation qui font baisser le nombre d'ouvriers tout en assurant une croissance de la production (21).

La confrontation avec les cartes postales devrait apporter des confirmations et des compléments intéressants, pour peu, là encore, qu'on les prenne comme une source à part entière. De même un report sur un ancien cadastre permettrait de mieux prendre les dimensions réelles de chaque établissement ; la confrontation avec l'ensemble des textes émanant de l'administration, en particulier de l'inspection du travail, permettrait de mieux mesurer la distance qui existe entre la norme prescrite par les textes et l'usage décrit par l'observation archéologique des en-têtes et qui est plus proprement la vision des élites, comme nous avons eu l'occasion de le montrer. Cependant, «la recherche dans les archives publiques ou privées sur l'activité économique et industrielle d'une région, d'un type d'entreprise, sur les répercussions sociales de cette activité, ne constitue pas à elle seule une pratique de l'archéologie industrielle, pas plus que le mode d'enquête, de plus en plus utilisé, par enregistrement d'interviews d'acteurs sensés apporter des souvenirs lointains d'une façon de vivre ou de travailler dans un milieu industriel» (22).

En définitive ces documents deviennent l'expression de «lieux de mémoire» d'une activité qui a laissé peu de traces dans le paysage fougérais. Il faut d'ailleurs éviter d'en faire une architecture spécifique. Il est probable que la multiplication d'études de ce genre montrerait de nombreuses constantes pour des usines aux activités différentes et même avec des magasins (23).

La question est loin d'avoir été épuisée. L'étude architecturale du bâti sera une source précieuse pour appréhender la réalité de la mutation opérée par la ville de Fougères à cette époque.

Jérôme CUCARULL

(21) E. AUBRÉE, *op. cit.*

(22) M. DAUMAS, «L'archéologie industrielle, ses méthodes, ses succès, ses limites», *Ramage*, vol. 1, 1982, p. 37.

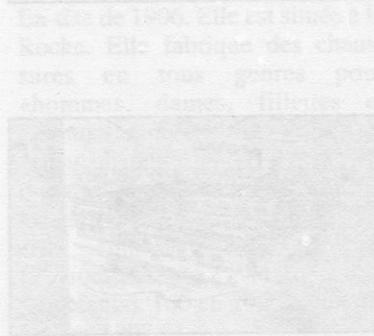
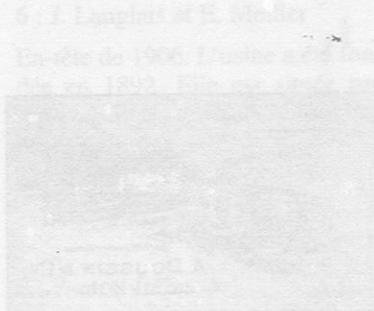
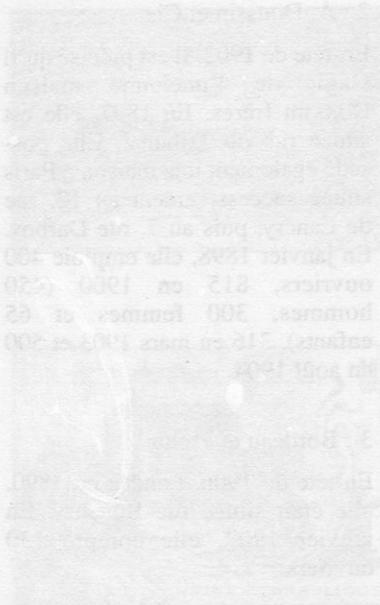
(23) Pour avoir des exemples comparatifs, voir le numéro spécial de la revue *Arts de l'Ouest*, consacré en 1992 aux «Architectures du travail», sous la direction de Jean-Yves Andrieux.

RÉSUMÉ

Le développement de l'archéologie industrielle permet de proposer des méthodes pour étudier le cadre matériel des diverses activités économiques d'une région donnée. Notre étude se concentre sur l'industrie de la chaussure à Fougères, qui dès la fin du XIX^e siècle rassemble autour de 10 000 ouvriers. Alors que les vestiges subsistants sont assez peu nombreux, les en-têtes de facture avec dessin de l'usine permettent d'effectuer une étude générale de l'évolution de ces bâtiments.

La mise en scène du dessin concourt finalement au même but ostentatoire que l'architecture extérieure de l'usine. On soigne l'image pour lui donner un caractère de sérénité, loin de toujours correspondre à la réalité. Il s'agit de rassurer les clients, dans une activité où les conflits sociaux sont fréquents.

Cette source ne rend évidemment pas compte de l'ensemble des évolutions, laissant par exemple de côté les petites unités qui se développent dès le départ. Elle est néanmoins représentative de la mentalité des élites patronales de la région de Fougères.



ANNEXE

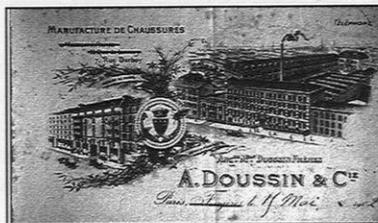
Inventaire des en-têtes

Cet inventaire regroupe l'ensemble des informations que nous avons pu recueillir sur les différents établissements représentés. Nous y avons inclus un certain nombre de renseignements glanés dans les archives. Il n'a aucune prétention à l'exhaustivité, mais doit plutôt être considéré comme le point de départ d'une base de données pour l'étude de l'industrie de la chaussure fougeraise. Les en-têtes sont classées par ordre chronologique.



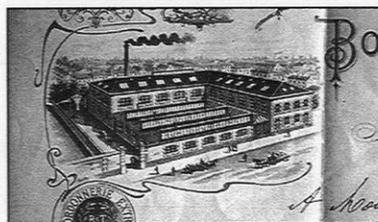
1 : Houssay et Cie

En-tête de 1901. Successeur de E. Madiot et Cie. Usine située rue de Nantes. En avril 1898, l'usine emploie environ 200 ouvriers et 140 en décembre 1905.



2 : A. Doussin et Cie

En-tête de 1902. Il est précisé qu'il s'agit de l'ancienne maison Doussin frères. En 1897, elle est située rue du Tribunal. Elle possède également une maison à Paris située successivement au 12, rue de Lancry, puis au 7, rue Darboy. En janvier 1898, elle emploie 400 ouvriers, 815 en 1900 (450 hommes, 300 femmes et 65 enfants), 316 en mars 1903 et 500 en août 1904.



3 : Bordeau et Tréhu

En-tête de 1906. Fondée en 1890, elle était située rue Bonabry. En janvier 1907, elle compte 130 ouvriers.



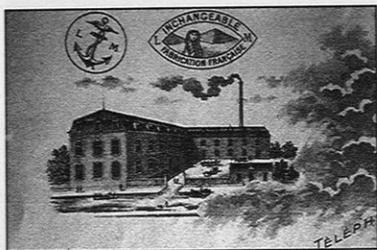
4 : J. Cochet

En-tête de 1906. L'usine a été fondée en 1892. Située rue Pipon et rue des Récollets. Dépôt à Paris 63, bd de Strasbourg et 84, fbg Saint-Denis. Spécialité d'articles fantaisie. En 1900, l'usine Cochet et Cie emploie 250 ouvriers, 505 en juillet 1903 et 750 en janvier 1907.



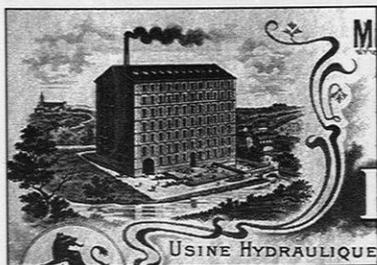
5 : H. Cordier et fils

En-tête de 1906. En 1897, elle est située rue de la Halle aux blés. Elle possède un dépôt à Paris, 37, rue Meslay. En 1900, elle emploie 600 ouvriers. En octobre 1913, le chiffre est resté le même.



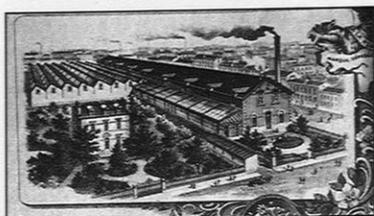
6 : J. Langlais et E. Mellier

En-tête de 1906. L'usine a été fondée en 1892. Elle est située rue Pipon. Elle est spécialisée dans les articles de veau Mégis. En janvier 1907, elle occupe 187 ouvriers.



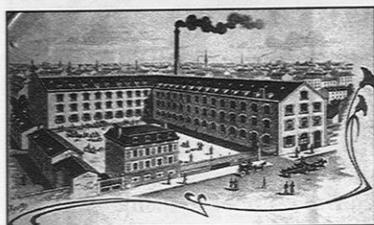
7 : Pautrel frères

En-tête de 1906. Elle est située à la Roche. Elle fabrique des chaussures en tous genres pour «hommes, dames, fillettes et enfants». «Spécialité d'articles cousu chausson-goodyear et à la main. Spécialité de talons Louis XV». En décembre 1899, elle emploie 120 ouvriers (50 hommes, 52 femmes et 18 enfants), 160 en 1900 et 240 en janvier 1907.



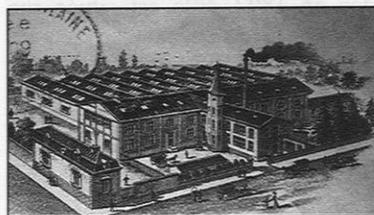
8 : J. Pichard

En-tête de 1906. L'usine a été fondée en 1893. Elle est située à la Haute-Bourgère. Sa production s'adresse aux «hommes, femmes, fillettes et enfants», avec une spécialité «d'articles semelles feutre». Démarrée avec 40 ouvriers en 1893, elle emploie, en janvier 1907, 225 ouvriers et 350 en 1909.



9 : Pitois-Avèneau

En-tête de 1906. Il s'agit de l'ancienne maison Lanfrancki, fondée en 1878. En 1900, elle occupe 160 ouvriers (102 hommes, 45 femmes et 13 enfants).



10 : A. Morel

En-tête de 1906. Il s'agit de l'ancienne maison Rollin et Morel fondée en 1886 qui, en 1900 possédait 250 ouvriers environ et 400 en janvier 1907. En mars 1913, on en compte 370 (202 hommes, 138 femmes et 30 enfants). Elle possède un dépôt à Paris, au 57 et 59, rue des Vinaigriers. En 1923, elle est située rue des Récollets.



11 : Vannier, Desvaux et Segouin

En-tête de 1906. Il s'agit de l'ancienne maison Henry Maire fondée en 1878. Elle est située rue du Chemin de fer. Elle a comme spécialité les articles de semelles de feutre pour hommes, femmes, fillettes et enfants. En janvier 1907, elle emploie 80 ouvriers.



12 : Dinard, Chevallier, Roussel et Cie.

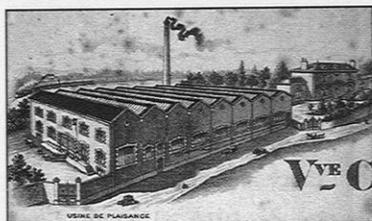
En-tête de 1906. Elle est située rue du Gaz. En janvier 1907, elle emploie 156 ouvriers.



13 : Bellon, Danjou et Depasse.

En-tête de 1907. En juillet 1903, elle compte 20 ouvriers (63 hommes, 44 femmes et 13 enfants) et 104 en janvier 1907.

Identique au n° 9.



14 : Pitois et Cie

En-tête de 1909. En 1901, la fabrique Pitois emploie 235 ouvriers.

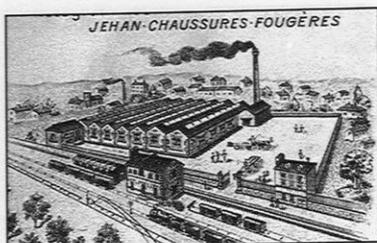
15 : Veuve Collet et Sénéchal

En-tête de 1910. En 1897, elle est située rue Charles Malard. En juin 1898, l'usine Collet et Cie emploie 224 ouvriers. Elle est spécialisée dans la fabrication d'articles de luxe. L'usine a subi un incendie en 1903.



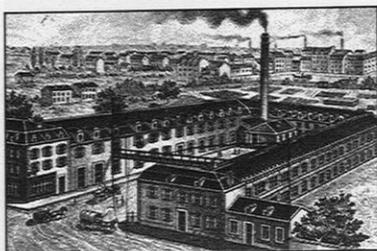
16 : Girault et Sicard

En-tête de 1912. C'est en 1906 que Sicard s'associe à Girault pour diriger son entreprise. Une nouvelle usine est alors construite, située rue du chemin Poulet (actuellement rue de l'Abattoir). En juin 1914, elle emploie 250 ouvriers.



17 : L. Jehan et Cie.

En-tête de 1913. En 1923, elle est située rue Duguay-Trouin.



18 : F. Grégoire

En-tête de 1914. Ancienne maison Auguste Chantepie, Dandin et Grégoire, fondée en 1874. Située impasse Saint Louis.



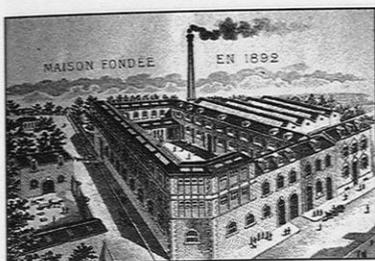
19 : Chevallier, Roussel et Demi

En-tête de 1915. Il s'agit de l'ancienne maison Dinard, Chevallier, Roussel et Cie.



20 : La chaussure fougeraise

En-tête de 1916. Il s'agit d'une S.A. au capital de 75 000 francs. C'est l'ancienne maison Henri Brionne, située aux Cotterets (alors en Laignelet). Elle possède un dépôt à Paris, 1, rue Deguerry et 1 et 130, avenue Parmentier. Elle fabrique des chaussures pour hommes, femmes, garçonnetts, fillettes et enfants. En août 1913, elle compte 110 ouvriers et 136 trois mois plus tard.



21 : J. Tréhu

En-tête de 1916. Ancienne usine J. Cochet fondée en 1892. Située rue Pipon et rue des Récollets.- Elle possède un dépôt à Paris, 38 et 40, rue de Chabrol. Elle a une spécialité d'articles fantaisie. En septembre 1916, elle emploie 350 ouvriers (129 hommes, 150 femmes et 58 enfants).



22 : T. Pichard

En-tête de 1917. Elle possède un dépôt à Paris, 4, cité Magenta. En janvier 1907, elle emploie 225 ouvriers. En 1923, elle est située rue de Nantes.

Identique au n° 19.

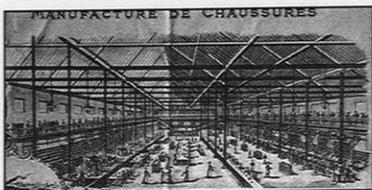
23 : Louis Feuvrier

En-tête des années 1920. Cette maison, fondée en 1889, a été connue successivement sous les enseignes «Chevallier, Roussel et Demi» et Roussel frères et Feuvrier». Elle est spécialisée dans les articles en cheveau pour «femmes, grandes fillettes, fillettes et enfants». Elle possède un dépôt à Paris, 25, rue du Faubourg du Temple.



24 : Pierre Harel

En-tête de 1924. Située Boulevard Saint Germain.



Identique au n° 15.

Identique au n° 18.

Identique au n° 41.

25 : Girault et Sicard

En-tête de 1929. En juin 1914, elle abrite 250 ouvriers.

26 : Chez nous et Celta réunis

En-tête de 1932. Maison Lorant frères fondée en 1908 par Desmoines sous l'enseigne «Chez nous». Située 26 et 26 bis, boulevard de Rennes. Elle porte successivement le nom de «La chaussure moderne» après 1914, puis après 1925 «Chaussures Celta».

27 : Collet et Sénéchal

En-tête de 1932. Usine fondée en 1872, située à Plaisance. En mars 1925, elle emploie 170 ouvriers.

28 : J. Crosnier père et fils

En-tête de 1932. Il s'agit de l'ancienne manufacture Auguste Chantepie, Dandin et Grégoire puis F. Grégoire et Cie située impasse Saint-Louis. Elle a été fondée en 1874.

29 : Esnault et Guesnier

En-tête de 1932. L'usine est située 16, rue Duguay-Trouin. Elle fabrique des chaussures de luxe et fantaisie pour dames.



30 : Louis Feuvrier

En-tête de 1932. Elle produit pour l'«homme, dame, fillette, enfant».



31 : Chaussures Avenir

En-tête de 1938. Elle appartient à la société l'Avenir des travailleurs fougerais. Elle a été fondée en 1889. Elle est située rue Pasteur. Elle fabrique pour les hommes, femmes, garçonnetts, fillettes et enfants. En novembre 1898, elle emploie 105 ouvriers.



32 : Emile Barbier

En-tête de 1938. Elle est située 21 et 23, rue général Chanzy. Elle fabrique des chaussures pour garçonnetts, femmes, fillettes et enfants.



33 : Brionne et Brétéché

En-tête de 1938. Ancienne maison Charles Brionne et frère fondée en 1881. Située 57 rue de Laval. S.A.R.L. au capital de 200 000 francs. Dépôt à Paris, 124 rue Réaumur. En avril 1926, un rapport de l'inspecteur du travail indique que «l'usine est neuve et se compose d'un hall unique de très vastes dimensions» (Arch. dép. Ile-et-Vilaine, 10 M 81).



34 : Denis et Lepage

En-tête de 1938. Il s'agit de la société chaussures «Arvor», S.A. à capital variable. Elle est située rue Pipon.



35 : Charles Deshayes

En-tête de 1938. Fondée en 1891, elle est située rue Belle-Vue.



36 : Hubert et Cie

En-tête de 1938. Il s'agit d'une S.A.R.L. au capital de 586 000 francs. Elle est située 44-46, rue Duguesclin. Elle a été fondée en 1898. Elle fait des chaussures «haute fantaisie pour dames, grandes fillettes, fillettes et enfants».



37 : L. Jehan et Cie

En-tête de 1938. Elle se situe à Plaisance et on précise que c'est une usine électrique qui travaille pour l'exportation.



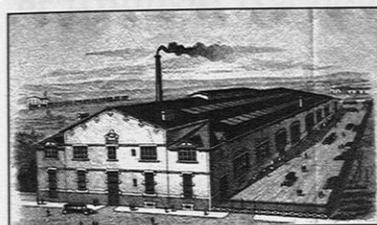
38 : J. et M. Saucet

En-tête des années 1930. Elle s'installe dans les années 30, rue Kléber prolongée. Elle est spécialisée dans les chaussures pour enfants.



39 : C. Lorre et Cie

En-tête de 1943. Ancienne maison Depasse et Lorre fondée en 1899. S.A.R.L. au capital de 600 000 francs. En 1948, elle est située rue de Bellevue.



40 : Brionne et Brétéché

En-tête de 1946. Dépôt à Paris, au 227, rue Saint Martin puis au 42, rue Saint-Merri.



41 : R. Esnault

En-tête de 1946. Elle est située rue Duguay-Trouin. Sa production est définie comme «luxue et fantaisies dames».

Identique au n° 10.

42 : Ange Morel

En-tête sans date (années 1920 ?). Successeur de Rollin et Morel. Usine située rue des Récollets. En avril 1913, elle emploie 370 ouvriers (200 hommes, 138 femmes et 30 enfants).

Identique au n° 44.

43 : Morel et Gâté

En-tête sans date. Successeur de la maison Ange Morel. S.A.R.L. au capital de 1 411 000 francs. Située rue des Récollets et rue des Prés. Elle produit des chaussures pour dames, fillettes et enfants. Le bâtiment a été construit en 1927



d'après les plans de l'architecte vitréen Gauvin. Son décor est rehaussé de mosaïques commandées à Odorico.

44 : Morel et Gâté

En-tête sans date (années 1930 ?). S.A.R.L. au capital de 10 000 000 de francs. Elle produit des chaussures de luxe pour dames.

* OUVRAGES AYANT SERVI À DRESSER CET INVENTAIRE :

Aux documents cités dans le texte, il faut ajouter :

– Arch. dép. Ille-et-Vilaine, 10 M 69 à 81 : grèves, conflits du travail, 1890-1928.

– *Annuaire de l'arrondissement de Fougères. Almanach pour 1891*, imprimerie de la Chronique.

– *Annuaire de l'arrondissement de Fougères. Répertoire administratif, commercial et agricole du 1^{er} mai 1897 au 1^{er} mai 1898*, Fougères, p. 64-65.

– *Dictionnaire biographique illustré d'Ille-et-Vilaine*, 2^e ed., Paris, 1909.

– Une série d'articles écrits par J.-M. Pitois, publiés sous le titre «Souvenirs d'un vieux Fougerais. L'industrie de Fougères au XIX^e siècle, mœurs et coutumes. Notes à bâtons rompus d'un ancien ouvrier de la chaussure» par *Le Réveil Fougerais*, du 12 mars 1921 au 28 janvier 1922.